

CAMUS A ORAN



Tout le monde ou presque, connaît les sentiments que nourrissait Camus pour Oran et ses habitants. Peuple de commerçants ? Écrivait-il dans le Minotaure, préoccupés avant tout de cracher le plus loin possible, le noyau d'olive ou la peau de lupin, qu'ils mâchonnent, accoudés au comptoir ou à la terrasse d'une brasserie, afin d'épargner leurs chaussures fraîchement cirées, le dimanche, à l'heure de l'apéritif.

Il est vrai qu'il ne fit pas dans la dentelle. Relever à ce point, ce détail comportemental, n'a rien d'anodin chez ce brillant intellectuel, si ce n'est que pour dévaloriser ces provinciaux mal

CAMUS A ORAN

dégrossis, soucieux avant tout de paraître sans en avoir l'essence. Hélas, je ne peux lui attribuer la paternité de tels propos, mais le sachant fort perspicace et pertinent, il aurait tout aussi bien les prononcer ou les penser, en observant la scène. Spectacle, somme toute banal pour chacun d'entre nous, mais qui ne manqua pas de l'intriguer ou de lui faire grincer les dents ?.

En se rendant au Central Sporting Club de la rue du fondouk à une soirée pugilistique, pensait-il aller, à l'Institut de France, quai de Conti, assister à une des séances feutrées dont l'Académie Française, a le secret ? Ses griefs, n'épargnèrent ni les affiches annonçant, pompeusement le programme, ni les piètres boxeurs qui devaient en découdre sur le ring, ni les spectateurs trouvèrent grâces à ses yeux. De même, que le crépi mural de la salle eut à pâtir de son humeur désastreuse. C'est à se demander, ce qui le retenait dans cet endroit sordide, répugnant et infréquentable. Quant à la Maison du Colon, à elle seule elle cumulait les contradictions de son temps qui, ne semblaient choquer personne que je sache. Architecture démesurée et médiocre, propre aux régimes dictatoriaux ou coloniaux afin d'asseoir sans complexes leurs hégémonies. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Mais le principal grief me semble-t-il que nous pouvons lui adresser est, d'avoir eu pour cette peuplade qu'on appelait les Oranais, une approche ethnologique, plutôt qu'amicale et bienveillante.

Dans la guéguerre picrocholine, qui à toujours opposé Alger et Oran, avec Camus, nous atteignons des niveaux jamais égalés jusqu'alors. Il en remit une couche avec « la Peste ». On est en droit de se demander si, à Oran il y avait plus de rats qu'à Marseille, Paris ou Alger ? Pour qu'il s'en inspirât. À sa décharge, nous savons qu'il avait des démêlés conjugaux et qu'il n'était

CAMUS A ORAN

pas au mieux de sa forme et ceci, peut sans doute expliquer cela ?. Son aversion pour cette cité, montre à quelle point il l'avait en horreur.

Je pense, à ceux qui pourraient s'en émouvoir légitimement leur dire, qu'une impression, même émise par un futur prix Nobel de littérature et de surcroît dépressif, ne sera jamais une vérité entière ou aboutie. Quant à la portée de sa nouvelle, n'en déplaise à son auteur, peu de gens, eurent le loisir de la lire. Cette dernière, passa sur eux comme filaient les nuages au-dessus de leur tête, la plupart préoccupés par des contingences pragmatiques. Par ailleurs, il peut s'estimer chanceux du peu d'écho que suscita son essai, auquel cas, quelqu'un lui aurait fait sentir et pas seulement d'une façon épistolaire son mécontentement. Alors pourquoi cette charge contre cette cité qui l'avait accueilli et où tout l'abhorrée. Sans doute au rejet que lui inspirait sa belle famille ? Petite bourgeoisie provinciale, de laquelle nous dit-on, il dépendait financièrement ? Milieu aux antipodes de ses préoccupations. Réduire à ce point cette ville à ce microcosme, tenait plus du règlement de compte que du raisonnement.

Je ne doute pas qu'il nous fit l'honneur de visiter notre quartier de la Marine, où il n'y avait pas grand-chose à visiter ou à découvrir. Sans doute, sa présence se limita, aux bars de la rue d'Orléans, ou aux baraques à casse-croûte du vieux port. Mais jamais, il poussa la curiosité d'escalader la rue Trotabasse ou la rue de Sebdou qui menaient au paradis et découvrir le quotidien des gens des rues de Tiarèt, d'Alicante, les deux rues Darwin ? De l'olivier, de la place Isabel ou du jardin Welsford.

CAMUS A ORAN

Il aurait alors fait connaissance avec ce peuple de « commerçants » si méprisé, les levés tôt pour un salaire dérisoire, aux fins de mois difficiles à joindre les deux bouts et aux ardoises interminables chez les commerces du coin, sans espoir un jour de pouvoir les solder. Là, il aurait découvert ceux, qui à fond de cale avaient passé leur journée à accrocher ou décrocher les palettes de marchandises sous une chaleur accablante et soumis à un bruit insoutenable. Au travail harassant des charpentiers de marine, assujettis à la réfection des chalands sur la cale de halage du dock n°5 d'autant que, la moindre pièce en bois à déplacer pesait autant qu'une traverse de chemin de fer, les bras et les sourcils brûlés par la poix fondue, à force de calfater les barges, avant leur mise à l'eau. Aux grutiers, perchés dans leur cabine, exposés aux éléments, aux dockers transbahutant comme des forçats sur leurs épaules leur charge, en dépit des règles les plus élémentaires de sécurité, la cargaison d'un navire. Risquant, à tout moment de chuter dans le vide, sur le madrier qui leur servait de passerelle. Au pêcheur, napolitain ou espagnol s'en revenant bredouille au petit matin, après une nuit de veille passée en mer dans le froid et la solitude du large.

Je ne doute pas, qu'en le voyant déambuler dans les venelles de la Calère, on l'aurait invité à s'asseoir et à partager avec eux le pot de l'amitié. Une bière de table qu'ils avaient l'habitude de siroter l'été en prenant le frais devant le pas de leur porte entre voisins. Boisson qu'ils se procuraient chez Pépina ou Marie, les épicières, après avoir fait la quête et réuni la somme en petites monnaies. Ce jour ils auraient exigé qu'elle soit plus fraîche qu'à l'ordinaire, parce qu'ils recevaient un inconnu qui venait les visiter. Il aurait alors assisté, sous la lumière blafarde des

CAMUS A ORAN

réverbères à bout de souffle, aux jeux d'une ribambelle impressionnante d'enfants, courants et criants dans tous les sens, dans les ruelles étroites, encombrées de chaises, de bancs, de lessiveuses, de pots de fleurs, de cages d'oiseaux accrochés aux murs défraîchis, aux lessives tendues, qui séchaient au vent et où les portes étaient toujours ouvertes. Au pêcheur amateur, vérifiant à l'écart son attirail, préoccupé non pas par la précarité de sa condition, qu'il trouvait absurde ou injuste et dont il s'en était fait une raison, mais par l'endroit où il pourrait poser ses cannes à pêche, le dimanche : à Monté-Christo, au bout de la jetée, à la *Cueva d'el agua* (la grotte de l'eau), peut-être à la *Tejera* ? Équation, qui se répétait chaque semaine, sans pouvoir la résoudre. Il aurait pu croiser, alors Antonio, charpentier de marine, tout propre en marcel, baillant et s'étirant sur son transat, ou la *Répéla* la prêteuse sur gages du quartier. D'elle, il aurait gardé en mémoire le souvenir d'une petite bonne femme vive s'adressant toujours sans état d'âme à ses interlocuteurs avec autorité et condescendance, en faisant tinter ses nombreux bracelets, chaînes et bagues en or. Breloques gagées, qu'elle arborait à son cou et à ses doigts, comme des trophées de chasses.

À cette dame âgée, mandant aux gamins de lui remplir ses deux baquets pour sa lessive du lendemain. Sans doute, aurait-il remarqué dans le coin, qu'on n'allait pas souvent à confesse. Seule la ligne de morale écrite par l'instituteur sur son tableau chaque jour et la solidarité intergénérationnelle, suffisaient à mener une existence sans la présence Divine, où elle n'était pas, il est vrai, sans mauvais jeu de mots, en odeur de sainteté. Cette dernière ayant depuis

CAMUS A ORAN

déserté ce haut-lieu déshérité où on était plus prompt à lever le poing en entonnant l'Internationale, qu'à psalmodier le Credo ou un je vous salue Marie.

Si Camus, rendit un vibrant hommage en laissant parler librement son cœur devant la beauté indicible que lui offrait le panorama de la baie d'Oran depuis le sommet du sanctuaire de notre Dame de Santa-Cruz. Tel ne fut pas le cas à l'encontre des habitants oubliés de ce quartier populaire. Enclave, qu'il ne pouvait ignorer. Place forte de la contestation ouvrière, Camus, aurait gagné à se grandir en parlant de ces derniers, avec le talent et la sensibilité qui étaient le sien et dont il était, irréfutablement le digne représentant, pour en être un des leurs.

Michel Galano.

Ps. Afin de dissiper tout malentendu, ce texte est un assemblage où se mêle librement la fiction et la réalité que m'a inspiré la présence de Camus dans notre bonne ville d'Oran.

7

CAMUS A ORAN



Rue Totrabas